Il faut s'indigner chaque jour

Denis Bosquet

« J'éprouvais comme toujours, un instant de gêne, à voir repartir le prisonnier vers le fond du couloir, vers les grilles, vers sa cellule, encadré de gardiens, tandis que derrière nous, la porte dessinait un rectangle de soleil. Le parloir pour l'avocat, c'est la prison, le monde de la détention un instant entrevu. Pour le prisonnier, le parloir, c'est au contraire la prison un instant écartée, repoussée, le passage, la communication rétablie avec le monde du dehors »

Robert Badinter, *L'exécution.*

S'il est en tout cas un épisode qu'il ne m'est pas difficile de replacer dans le temps, c'est ma première visite de la prison, intramuros.

Afin de ne pas trahir aujourd'hui les sentiments qui, à l'époque furent ceux qui me traversèrent à la fois l'esprit et le corps, je reproduis ci-dessous ce que l'urgence nécessitait que je consigne en sortant de cette plongée en apnée au cœur de cet océan de souffrance.

Avocat pénaliste depuis 30 ans, j'ai des jours et des années durant fréquenté la prison de Forest comme d'autres aussi, pensant que ce « privilège » étrange, voire parfois envié, me donnait non seulement le droit de savoir, mais aussi celui de parler de la privation de liberté comme si j'en étais un témoin avisé et donc nécessairement audible et crédible.

Je pensais à ce titre pouvoir dire ce que sont 23 heures sur 24 dans 9m² à deux ou trois parfois, sur des matelas troués et si sales que l'on hésiterait parfois à s'y assoir, dire la promiscuité, dire ce que sont les vases entourés d'un demi-paravent qui servent de WC quand il ne s'agit pas de seaux vidés deux fois par jour avec lesquels toute élémentaire pudeur est instantanément abolie, car rendue impossible, dire la disparition de la dignité la plus essentielle, dire l'obligation de vivre avec la puanteur, dire que l'on est obligé de l'apprivoiser, car il n'existe pas d'autres choix.

J'ai cru aussi pouvoir dire tout cela, le bruit et la solitude, la crasse et les cafards, la moisissure et les rats, le froid, l'obscurité et les carreaux cassés, la violence aussi, larvée, la violence comme seul moyen de s'exprimer, dire aussi tout ce qu'on me rapportait.

076-077 Vivre Il faut sindigner chaque jour-7-2026.indd 76 12/10/26 15:06

Quel leurre !!

J'ai donc visité pendant cinq interminables heures ce que je pensais connaitre, de la cave au grenier, et, j'en suis sorti littéralement vidé, essoré, avec l'impression d'avoir été plongé en apnée dans un monde dont contrairement à mes croyances, je ne connaissais rigoureusement rien.

Puis, mu par un curieux besoin, une forme d'urgence, j'y suis retourné plusieurs fois avec les commissaires, le matin, l'après-midi à la recherche d'un sens à donner à ce que je ne pouvais imaginer exister à quelques mètres à peine de ce que je connaissais par cœur.

J'ai alors découvert les cachots de l'annexe psychiatrique, les zombies à moitié nus et hagards, perdus et oubliés du monde ; dans un dénuement effrayant et kafkaïen, vérifiant alors presque honteux, que la bouteille d'eau à laquelle ils ont droit (!) n'était pas vide !

Chercher un sens, serrer une main et parler 10 minutes à l'un, puis à l'autre pour tenter de donner à cet endroit un semblant d'humanité, un bout de chaleur, reconstruire un petit morceau de chemin à parcourir l'espace d'un court instant vers le monde normal, dans un univers normal où les cailloux ne sont pas les mêmes pour tous.

Que de croyances chaque fois mises à mal.

J'y retourne chaque fois avec les mêmes espoirs et en ressors chaque fois avec les mêmes vertiges. Ceux liés aux dialogues impossibles avec un gréviste de la faim, aux angoisses paroxystiques de ceux dont tout le monde se détourne, au vide, à la violence, aux regards perdus, aux larmes et aussi parfois aux rires comme seule catharsis.

Puis il y a tous ceux qui œuvrent pour que cet endroit reste vivable dans l'acceptation la plus basique du terme. Tous ceux que l'on apprend à connaitre, à écouter aussi, leurs angoisses, leurs manques de moyens inadmissibles et pourtant criants. Agents pénitentiaires dans leur plus grande majorité, personnel soignant, assistants sociaux, médecins, directeurs, psychiatres…

Il faut s'indigner, chaque jour, chaque heure, toujours, plus que jamais, pour que les raisons de cette nausée à laquelle il nous est interdit de s'habituer cessent ou s'atténuent.

L'urgence réside dans l'impérative nécessité de trouver, quel que soit le prix à payer, une alternative à ce qui constitue un système qui s'apparente à une véritable honte institutionnelle.

Art. 44. Le chef d'établissement veille à ce que le détenu soit en mesure de soigner chaque jour convenablement son apparence et son hygiène corporelle.

(Loi de principes du 12 janvier 2005 concernant l'administration pénitentiaire ainsi que le statut juridique des détenus.)

076-077 Vivre Il faut sindigner chaque jour-7-2026.indd 77 12/10/26 15:06